

Extrait de: «Camillo BERNERI - Œuvres choisies».

Éditions du Monde libertaire - 1988.

*Les notes de cette édition sont reproduites intégralement en sous-titres ou en bas de page,
les notes en cours de texte ont été reportées en bas de page.*

PIERRE KROPOTKINE FÉDÉRALISTE

*Publié pour la première fois dans Fede! (Rome),
numéros des 1^{er}, 15, 22 février, 8 et 22 mars 1925.*

Un des aspects les plus intéressants de la pensée politique de Pierre Kropotkine est le fédéralisme, thème qui revient très fréquemment dans ses écrits et qui constitue une des bases de son idéologie anarchiste. Le fédéralisme kropotkinien, tout en n'étant pas une théorie systématique, et tout en ne se différenciant pas profondément du fédéralisme de Proudhon et de Bakounine, présente plusieurs caractéristiques qui en rendent l'examen intéressant.

Un tel examen requiert un rappel biographique qui éclaire la genèse de la pensée fédéraliste de notre auteur, en liaison avec le milieu dans lequel cette pensée s'est formée et s'est affirmée. Le philosophe italien Tilgher, écrivant sur Kropotkine, observe avec raison: «*On ne comprendra jamais l'esprit profond du mouvement anarchiste si on ne le considère pas historiquement comme une réaction radicale et violente à la profonde transformation subie au cours du 19^{ème} siècle par l'institution étatique*» (1).

La personne de Kropotkine, prince anarchiste, est en fait, la meilleure démonstration de cette affirmation.

Première partie: EXPÉRIENCES

L'autobiographie claire et détaillée de Kropotkine (2) nous permet de suivre pas à pas les différentes phases de la formation de sa pensée fédéraliste.

A dix-neuf ans, officier des cosaques, il se rend dans la Transbaïkalia, où il se passionne pour les grandes réformes commencées en 1862 par le gouvernement et confiées à l'administration supérieure de la Sibérie. Secrétaire des comités gouvernementaux, en contact avec les meilleurs fonctionnaires, il commence à étudier plusieurs projets d'administration municipale, mais il se rend vite compte que tous les efforts de rénovation sont contrecarrés par l'intervention des chefs de district, protégés par les gouverneurs généraux, eux-mêmes soumis aux ordres et à l'influence du gouvernement central. La vie administrative lui révèle chaque jour des systèmes et des méthodes absurdes; aussi, constatant que toute réforme est impossible, en 1863 il participe à une expédition le long de l'Amour.

Durant une tempête, quarante péniches coulent et deux milles tonnes de farine sont perdues. Cette catastrophe lui donne l'occasion de connaître encore mieux la bureaucratie centrale. Les autorités ne veulent pas croire au désastre et les employés aux affaires de la Sibérie, à Petrograd, font eux-mêmes preuve d'une ignorance complète de tout ce qui relève de leur... compétence. Un haut fonctionnaire lui dit: «*Mon cher, comment est-il possible que quarante péniches soient détruites sur la Neva sans que personne ne se précipite pour les sauver?*». Kropotkine lui répond que l'Amour est quatre fois plus large

(1) A. Tilgher, «*Un filosofo dell'anarchismo*» in «*Il Tempo*», Rome, 2 juillet 1921.

(2) *Autour d'une vie.*

que la Neva, et le fonctionnaire demande, surpris: «*Mais il est vraiment si grand?*», et il passe, vexé, à d'autres bêtises.

Kropotkine part pour la Mandchourie, plus que jamais découragé par l'administration centrale. Il dut certainement penser aux bureaucrates de Petrograd quand, à la frontière chinoise, un fonctionnaire de l'*Empire céleste* repoussa son passeport parce qu'il n'était fait que d'une modeste feuille de papier timbré, tout en faisant preuve d'un grand respect pour un vieux numéro de la volumineuse *Gazette de Moscou* qu'on lui présenta comme passeport.

Devenu attaché au gouverneur général pour les affaires cosaques, Kropotkine fait une enquête approfondie sur les conditions économiques des Cosaques de l'Oussouri. Revenu à Petrograd, il se voit félicité, récompensé, et reçoit de l'avancement. Mais la réalisation pratique des projets proposés échoue par la faute des fonctionnaires, qui volent l'argent et continuent à harceler les paysans au lieu de leur fournir le bétail et de porter remède, par des secours prompts et adéquats, aux dégâts causés par la pénurie.

«Cela se produisait partout, nous dit Kropotkine, en commençant par le palais d'Hiver à Petrograd, pour finir à l'Oussouri et au Kamchatka. La haute administration de la Sibérie faisait état de ses excellentes intentions et mon devoir est de répéter que, tout bien considéré, elle était bien meilleure, beaucoup plus éclairée, s'intéressait plus au bien-être du peuple que l'administration de toute autre province de Russie. Mais c'était une administration, une branche de l'arbre qui avait ses racines à Petrograd, et cela suffisait pour qu'elle s'interpose et étouffe tout principe de vie et tout projet autonome. Toute initiative des habitants pour le bien du pays éveillait le soupçon et était immédiatement paralysée par mille difficultés qui provenaient non pas tant de la mauvaise volonté des administrateurs que du fait que ces fonctionnaires appartenaient à une administration centralisée et hiérarchisée. Le simple fait d'appartenir à un gouvernement qui rayonnait depuis une capitale faisait qu'ils considéraient chaque chose d'un point de vue d'employés se demandant d'abord: qu'est-ce que diront les supérieurs et quel effet cela aura-t-il sur le mécanisme administratif? Les intérêts du pays passaient au second plan».

Parallèlement à la connaissance du mauvais fonctionnement des organes centralisés, les observations qu'il faisait continuellement sur la libre entente entre les intéressés, durant ses longs voyages en Sibérie et en Mandchourie, contribuèrent à la formation de sa personnalité anarchiste. Le rôle que les masses anonymes jouent dans les grands événements historiques et, en général, dans le développement de la civilisation lui parut évident. Cette conviction donna forme, comme nous le verrons, à toute sa critique sociologique et fonda sa méthode de recherche historique.

Il vint en Occident, en Suisse, et le contact avec la *Fédération du Jura*, dont les militants étaient imprégnés du fédéralisme libertaire de Bakounine, exerça une grande influence sur ses tendances fédéralistes et libertaires. Déjà en 1872 cette organisation avait pris une orientation nettement autonome et anti-autoritaire (Kropotkine voyait en cette expérience la première étincelle de l'anarchisme). Il faut noter que la domination fortement centralisée, tyrannique, peut-on dire, du *Conseil général* de l'*Internationale* avait beaucoup contribué au choix de cette orientation.

Retourné en Russie et entré en contact avec des groupes d'intellectuels de gauche, Kropotkine constate une fois de plus l'inutilité des efforts de ceux qui tentent de régénérer le pays par le biais des zemstvos (conseils de district et de province).

L'idée que la Russie avait besoin d'un régime fédéral avait été avancée dès le début du 19^{ème} siècle par les décembristes (vers 1825); elle fut reprise par les membres du groupe socialiste de Petrachevski (1848), par Tchernychewski entre 1855 et 1861, et enfin par Bakounine et les populistes des années 1870-1880.

Le modèle des États-Unis d'Amérique et certaines institutions et traditions locales pousseront même des fonctionnaires à projeter la mise en place d'organismes administratifs fondés sur le principe de l'autonomie. Par exemple, le projet de Speransky pour la Sibérie prévoyait des conseils comprenant les représentants de toutes les administrations, avec pour tâche la gestion des affaires locales.

Une telle œuvre était soupçonnée de séparatisme, de chercher à créer un État dans l'État, et persé-

cutée à un tel point que toute tentative d'amélioration dans le domaine administratif, sanitaire et scolaire avortait misérablement, entraînant la perte de groupes entiers d'élus des zemstvos.

Malgré les désillusions subies au cours de son activité administrative précédant son abandon de la Russie, Kropotkine se remet au travail et, ayant hérité de la propriété paternelle de Tambov, il s'y installe, vouant toutes ses énergies au zemstvo local. Mais il doit encore une fois constater qu'il est impossible d'instituer des écoles, des coopératives, des usines modèles sans offrir de nouvelles victimes au gouvernement central.

Deuxième partie: LA CRITIQUE

A la lecture des articles que Kropotkine publia entre 1879 et 1882 dans *Le Révolté* de Genève, on se rend compte que la vie administrative des États occidentaux ne lui offrit qu'une nouvelle matière à sa critique antiétatique et le confirma toujours plus dans ses idées fédéralistes et libertaires. Partout où il y a centralisation, la bureaucratie se renforce: «une armée d'employés, véritables araignées aux doigts crochus, qui ne voient l'univers qu'à travers la paperasse et leurs formulaires absurdes, des bandits qui n'ont qu'une religion, celle du pourboire, qu'une idée en tête, celle de suivre un parti quelconque, noir, violet ou blanc, pourvu qu'il garantisse un maximum de salaire pour un minimum de travail» (3). Et la centralisation, qui débouche sur un fonctionnarisme à outrance, apparaît à Kropotkine comme une des caractéristiques du régime représentatif. Il voit dans le parlementarisme le triomphe de l'incompétence, et voici ce qu'il dit, avec une pittoresque ironie, de l'activité administrative et législative du député, qui n'est pas appelé à juger et à pourvoir à tout ce qui est de sa compétence et relève de sa circonscription, mais à émettre une opinion, à voter les séries de questions variant à l'infini qui surgissent de cette machine mastodonte qu'est l'État centralisé:

«Il devra voter l'impôt sur les chiens et la réforme de l'enseignement universitaire sans avoir jamais mis les pieds à l'Université, sans connaître un chien de campagne. Il devra se prononcer sur les avantages du fusil "Gras" et sur le choix du lieu des écuries de l'État. Il votera sur le phylloxéra, le blé, le tabac, l'enseignement primaire et l'assainissement des villes; sur la Cochinchine et la Guyane, sur les conduits de cheminée et sur l'Observatoire de Paris. Il n'a jamais vu de soldats sinon aux défilés, mais il répartira les corps d'armée; il n'a jamais connu un Arabe, mais il fera et défera le code musulman pour l'Algérie. Il votera pour le shako ou le képi selon le bon plaisir de sa femme. Il protégera le sucre et sacrifiera le blé. Il tuera en croyant préserver: il votera le reboisement contre le pâturage et protégera le pâturage contre la forêt. Il sera compétent en matière bancaire. Il sacrifiera un canal à la voie ferrée sans savoir trop dans quelle partie de la France se trouvent l'un et l'autre. Protée, omniscient et omnipotent, aujourd'hui militaire, demain porcher, donc tour à tour banquier, fabricant de drogues, académicien, balayeur, médecin, astronome, tanneur ou commerçant, en fonction des ordres du jour de la Chambre, il n'hésitera jamais. Habitué par ses fonctions d'avocat, de journaliste ou d'orateur dans les assemblées publiques à parler de ce qu'il ne connaît pas, il votera sur tout cela et sur d'autres questions encore, avec cette seule différence: tandis qu'avec le journal il n'amusait que le concierge cancanier et qu'aux assises sa voix ne réveillait que les juges et les jurés somnolents, à la Chambre son opinion fera la loi pour 30 ou 40 millions d'habitants» (4).

Mais le monde occidental, en même temps que les absurdités administratives des systèmes représentatifs et centralisés, lui révèle, plus vaste et plus complexe que l'immense force observée dans le mir russe, la force des libres associations «qui s'étendent et commencent à couvrir toutes les branches de l'activité humaine», et lui font affirmer que «l'avenir appartient à la libre association des intéressés et non à la décentralisation gouvernementale» (5).

Depuis 1840 environ, le mir servait de point de départ à la pensée socialiste russe de conception

(3) *Autour d'une vie.*

(4) *Paroles d'un révolté.*

(5) *Paroles d'un révolté; La Conquête du pain; L'Entraide: chapitres 7 et 8, et conclusion.*

collectiviste, tandis que la pensée libérale se tournait vers le zemstvo. Le mir s'était formé entre le 16^{ème} et 17^{ème} siècle en tant que réaction à la pression fiscale et au pouvoir des seigneurs. Il avait comme caractéristiques essentielles la responsabilité fiscale collective et la répartition périodique de la terre. Au moment de la réforme de 1861, le mir put acquérir aussi un caractère judiciaire.

La commune rurale (mir) comprenait encore au début du 20^{ème} siècle les huit dixièmes des terres des paysans, mais la réforme de Stolypine (22 novembre 1907 et 27 juin 1910) et le développement capitaliste de la Russie ont entraîné le début de son démantèlement. En 1881 Marx traita, à la demande de Vera Zassoulitch, de l'éventuelle possibilité d'un passage direct du mir à une forme «*communiste supérieure de propriété de la terre*». Et il en conclut que «*la commune rurale russe est le point d'appui de tout processus de régénération sociale en Russie; mais, afin qu'elle puisse fonctionner en tant que telle, il faut d'abord éliminer les influences négatives qui la cernent de toute part et ensuite lui assurer les conditions normales d'un développement spontané*».

Ce sont en particulier les années passées en Angleterre, pays où l'autarcie des citadins et l'énorme développement de la libre initiative ne pouvaient pas ne pas frapper profondément l'étranger venu des pays slaves et latins, qui ont poussé Kropotkine à valoriser, dans certains cas à l'excès, les associations.

A la connaissance directe du monde occidental, Kropotkine ajoute une nouvelle orientation de ses études. Géographe en Russie, il devient historien passionné en Angleterre. Il veut comprendre l'État et sait que pour le comprendre: «*il n'y a qu'un moyen: l'étudier dans son développement historique*». Il constate avec enthousiasme que la tendance générale des sciences est d'«*étudier la nature non à travers les grands résultats, les grandes conclusions, mais plutôt à travers les phénomènes particuliers, les éléments particuliers*». De même l'histoire, cessant d'être l'histoire des dynasties, est devenue celle des peuples. Autant de gagné pour la méthode historique mais aussi pour la conception fédéraliste parce qu'il deviendra évident que les grands renouvellements n'ont pas été faits dans les palais ni les parlements mais dans les villes et les campagnes. S'étant consacré aux études historiques, il voit dans l'excessive concentration de l'empire romain les causes de sa chute et dans l'époque des communes la renaissance du monde occidental.

«*C'est dans l'affranchissement des communes et dans le soulèvement des peuples et des communes contre les États que nous trouvons les plus belles pages de l'histoire. Certes, si nous nous transportons dans le passé, ce ne sera pas vers un Louis XI, ni vers un Louis XV, ni vers Catherine II que nous tournerons nos regards; mais plutôt vers les communes et les républiques d'Amalfi et de Florence, de Toulouse et de Laon, de Liège et de Courtrai, de Hambourg et de Nuremberg, de Pskov et de Novgorod*».

Kropotkine, en tirant des exemples de la société médiévale, est tombé dans diverses erreurs d'interprétation (en particulier dans sa brochure *L'État et son rôle historique*) dues surtout au fait que les sources où il puisait (comme les œuvres de Sismondi) n'avaient pas encore atteint le point où en est arrivée la recherche historique aujourd'hui. Voir par exemple la critique en grande partie justifiée que E. Zoccoli (6) adresse à Kropotkine en ce qui concerne son interprétation de la commune du Moyen-Age.

Il ne faut pas croire, comme l'ont affirmé superficiellement certains, que Kropotkine pensait à l'époque des communes comme à une sorte d'âge d'or.

«*On dira peut-être que j'oublie les conflits, les luttes intestines dont l'histoire des communes est remplie, les troubles dans les rues, les batailles acharnées contre les seigneurs, les insurrections des "arts jeunes" contre les "arts antiques", le sang versé et les représailles qui ont accompagnés ces luttes. Eh bien non! Je n'oublie rien. Mais comme Léo et Botta - les deux historiens de l'Italie méridionale - comme Sismondi, Ferrari, Gino Capponi et tant d'autres, je pense que ces luttes furent la garantie même de la vie libre dans les villes libres*» (7).

(6) *L'Anarchia*, Turin, 1906, pp.494-495.

(7) *La Conquête du pain*.

Et ce sont ces luttes intestines qui ont permis, selon Kropotkine, l'intervention du roi et la tendance de la commune médiévale à se circonscrire entre ses murs.

Un autre domaine historique étudié par Kropotkine est celui de la Révolution française. Il est opposé à la bourgeoisie de 1789 qui rêve de «*l'abolition de tous les pouvoirs locaux et partiels qui constituent autant d'unités autonomes dans l'État, de la concentration de toute la puissance gouvernementale entre les mains d'un pouvoir exécutif central étroitement surveillé par le Parlement, faisant la loi dans l'État et englobant tout: impôts, tribunaux, police, forces militaires, écoles, surveillance policière, direction générale du commerce et de l'industrie, tout*». Aux Girondins, il reprochera d'avoir dissous les communes, et il se contente de démontrer que leur fédéralisme était une formule d'opposition et que dans tout ce qu'ils ont fait ils se sont montrés aussi centralisateurs que les Montagnards.

Pour Kropotkine, les communes furent l'âme de la Révolution française, et il illustre largement le mouvement communaliste, cherchant à démontrer qu'une des causes principales de la décadence des villes fut l'abolition de l'assemblée plénière des citoyens, qui avait le contrôle de la justice et de l'administration. L'époque des communes et la Révolution française furent, comme pour Salvemini, les deux domaines historiques où Kropotkine trouva confirmation de ses propres idées fédéralistes, et des éléments de développement de sa conception libertaire de la vie et de la politique. Mais le souvenir de ses observations sur le mir russe et sur le libre accord des populations primitives restait vivant en lui, et c'est justement ce souvenir qui l'amena à un fédéralisme intégral qui, parfois, pêche par ce simplisme populiste qui prédomine dans *La Conquête du pain*.

Troisième partie: LE COMMUNALISME

Exposant les théories socialistes, Kropotkine critique les saint-simoniens et les soi-disant utopistes, Cabet surtout, parce qu'ils fondaient leur système sur une hiérarchie d'administrateurs. Il se montre au contraire enthousiasmé par la théorie communaliste de Fourier, et il repousse le collectivisme de l'État parce que, même s'il modifie notablement le régime capitaliste, «*il ne détruit pas pour autant le salariat*», puisque «*l'État ou le gouvernement représentatif national ou communal prend la place du patron*», si bien que ses représentants et ses fonctionnaires absorbent, et par là rendent nécessaire, la plus-value de la production. Cette remarque vaut aussi pour l'État socialiste: «*Quelle quantité de travail chacun de nous doit-il à l'État? Aucun économiste n'a jamais cherché à calculer le nombre de journées de travail que le travailleur des champs ou des usines doit chaque année à cette idole babylonienne. On feuilleterait en vain les traités d'économie politique pour obtenir une évaluation approximative de ce que l'homme producteur de richesses doit de son travail à l'État. Une simple évaluation basée sur les bilans de l'État, de la nation, des provinces et des communes (qui contribuent aux dépenses de l'État) ne révélerait rien, parce qu'on devrait estimer non ce qui entre dans les caisses du Trésor mais ce que chaque lire versée au Trésor représente de dépenses réelles faites par le contribuable. Tout ce que nous pouvons dire est que la quantité de travail donnée chaque année par le producteur à l'État est énorme. Elle doit atteindre, et pour certaines classes dépasser, les trois jours de travail par semaine que le serf donnait autrefois à son seigneur*» (8). De plus, l'État socialiste chercherait à étendre ses attributions parce que «*tout parti au pouvoir a l'obligation de créer de nouveaux emplois pour ses clients*», et cela, outre le fait que les frais d'administration pèsent sur la vie économique de la nation, reviendrait à constituer une oligarchie d'incompétents. «*En revanche, l'esprit collectif des masses appliqué aux choses concrètes est nécessaire*».

L'esprit collectif: terme général qui dans *La Conquête du pain* devient «*le peuple*», «*la commune*», «*la société*», etc..., qui rend la justice, organise tout, résout les problèmes les plus complexes. C'est une espèce de divinité dont Saverio Merlino dit, avec une juste ironie, qu'elle tient le rôle du chœur dans la tragédie grecque, et que les représentants de l'anarchisme les plus perspicaces sont éloignés de l'idolâtrie. Si le fédéralisme kropotkinien pêche par indécision et par une excessive confiance dans les capacités politiques du peuple, il est remarquable par sa largeur de vues. Il ne peut y avoir un fédéralisme conséquent qui ne soit intégral. Il ne peut être que socialiste et révolutionnaire.

(8) *La Conquête du Pain; La Science moderne et l'anarchie.*

De nombreux passages de ses écrits témoignent de l'intégrisme de la pensée fédéraliste de Kropotkine. Voici quelques-unes des affirmations les plus explicites:

«Fédéralisme et autonomie ne suffisent pas. Ce ne sont que des mots pour couvrir l'autorité de l'État centralisé». «Aujourd'hui, l'État est parvenu à s'immiscer dans toutes les manifestations de notre vie. Du berceau à la tombe il nous serre dans ses bras. Tantôt comme État central, tantôt comme État-province ou canton, tantôt comme État-commune, il suit tous nos pas, apparaît à chaque coin de rue, s'impose à nous, nous tient, nous tourmente». La commune libre est «la forme politique que devra prendre une révolution sociale».

Il exalte la *Commune de Paris*, justement parce que chez elle l'indépendance communale était un moyen et la révolution sociale le but. La commune du 19^{ème} siècle *«ne sera pas seulement communaliste, mais communiste; révolutionnaire en politique, elle le sera aussi dans les questions de production et d'échange».*

Ou la commune sera absolument *«libre de se donner toutes les institutions qu'elle voudra et de faire toutes les réformes et révolutions qu'elle trouvera nécessaires»*, ou elle restera *«une simple succursale de l'État, entravée dans tous ses mouvements, toujours sur le point d'entrer en conflit avec l'État et certaine d'être vaincue dans la lutte qui en découlerait».* Pour Kropotkine, donc, les communes libres fournissent le cadre nécessaire à la révolution pour qu'elle atteigne son développement maximum.

Son fédéralisme aspire à ceci: *«l'indépendance complète des communes, la fédération des communes libres et la révolution sociale dans la commune, c'est-à-dire les groupes corporatifs pour la production se substituant à l'organisation étatique».*

Kropotkine dit aux paysans: *«A cette époque, le sol appartenait aux communes, composées de ceux qui cultivaient la terre eux-mêmes, avec leurs bras; mais à force de fraudes, d'abus, de violence, les terres communales sont devenues possessions privées».* Il faut donc que les paysans, organisés en communes, reprennent ces terres pour les mettre à la disposition de ceux qui voudraient les cultiver. Et encore: *«Vous avez besoin d'une route? Eh bien, que les habitants des communes voisines s'entendent entre eux, ils la feront mieux que le ministère des travaux publics. Une voie ferrée? Les communes intéressées de la région entière la feront mieux que les sous-traitants qui accumulent les millions et font des voies défectueuses. Vous avez besoin d'écoles? Vous les ferez vous-mêmes aussi bien que les messieurs de Paris, et même mieux. L'État n'a rien à voir dans tout cela; écoles, routes, canaux seront mieux faits par vous et à moindres frais».* Ces passages de *Paroles d'un révolté* montrent bien que dans *La Conquête du pain*, là où il dit que la commune distribuera les denrées, rationnera le bois, réglera les questions de pâturages, partagera les terres, etc..., il n'entend pas parler de commune *«succursale de l'État»* mais d'une association libre des intéressés, qui peut être, suivant le cas, la coopérative, la corporation ou la simple union de plusieurs personnes unies dans un but commun. Kropotkine ne se préoccupe guère, bien qu'il reconnaisse leur gravité, des dangers inhérents au particularisme. Voici un passage caractéristique à cet égard:

«Encore de nos jours l'esprit de clocher pourrait exciter beaucoup de jalousie entre deux communes voisines, empêcher leur alliance directe et même allumer des luttes fratricides. Mais si ces jalousies peuvent effectivement empêcher la fédération directe de ces deux communes, c'est au moyen des grands centres que cette fédération s'établira. Aujourd'hui, deux très petites municipalités voisines n'ont souvent rien qui les unisse directement; les quelques relations qu'elles maintiennent serviraient plutôt à faire naître des conflits qu'à créer entre elles des liens de solidarité. Mais toutes deux ont déjà un centre commun avec lequel elles sont en fréquente relation et sans lequel elles ne pourraient exister; et malgré toutes les jalousies de clocher, elles se verront contraintes à l'union par l'intermédiaire de la grande ville où elles s'approvisionnent et amènent leurs produits; chacune d'elles devra faire partie de la même fédération, pour maintenir leurs relations avec ce foyer et s'unir autour de lui».

Nous avons ici aussi une simplification du problème fédéraliste. Pour bien juger Kropotkine, il faut tenir compte non seulement de ce qu'il a écrit, mais aussi de ce qu'il n'a pas pu écrire. Certains raccourcis, certaines lacunes, certaines simplifications excessives de problèmes complexes ne sont pas seulement dus à sa tournure d'esprit, mais aussi à l'impossibilité matérielle de développer ses propres points de vue: il a presque toujours écrit pour des journaux destinés à être lus par les gens du peuple.

Profondément démocratique, il a toujours renoncé volontairement à la toge de doctrinaire pour se mettre en bras de chemise, comme Malatesta, qui est cependant un théoricien et un homme cultivé. Ses brochures également ne traduisent pas ses idées dans leur ensemble, ne lui ont pas permis une exposition complète de ses recherches, et il en donne la raison dans ses *Mémoires*: «*Il fallait élaborer un style entièrement nouveau pour ces brochures. J'avoue que j'ai souvent envié ces écrivains qui disposent de toutes les pages qu'ils veulent pour développer leurs idées et auxquels il est permis cette excuse de Talleyrand: "Je n'ai pas eu le temps d'être bref". Quand je devais condenser les résultats d'un travail de plusieurs mois - sur, disons, les origines de la loi - dans une brochure à deux sous, il me fallait pas mal de temps pour abréger*».

Ces difficultés matérielles, Kropotkine ne les rencontre que vers 1884; après, pendant presque trente ans, il eut le loisir d'écrire des livres de poids. Mais dans cette seconde période, il fut plus un doctrinaire qu'un agitateur, et sa pensée fut occupée par des recherches historiques et des études scientifiques, bien que *Paroles d'un révolté* reste sa meilleure œuvre anarchiste par sa fraîcheur d'expression et sa cohérence idéologique.

Kropotkine comprit que le problème fédéraliste est un problème technique, et, en fait, il affirme dans son livre *La Science moderne et l'anarchie* que l'homme sera forcé de trouver de nouvelles formes d'organisation pour assurer les fonctions sociales que l'État exerce à travers la bureaucratie et que «*tant que cela ne sera pas fait, rien ne sera fait*». Mais il ne put, à cause de sa vie soit aventureuse, soit strictement scientifique, développer systématiquement sa conception fédéraliste. Et à un tel développement s'opposait, en ce qui concerne l'élaboration de projets, sa propre conception anarchiste même selon laquelle l'élan vital populaire constitue l'âme de l'évolution dans ses réalisations partielles, ses variantes à l'infini dans l'espace et le temps de l'histoire.

Quatrième partie: LA COHÉRENCE DANS L'INCOHÉRENCE

L'attitude adoptée par Kropotkine face au problème de l'action anarchiste au sein du conflit européen s'inspira également de la pensée fédéraliste. Dans ses mémoires, il écrit: «*Le conflit entre marxistes et bakouninistes ne fut pas une question de personnes. Ce fut le conflit nécessaire entre les principes du fédéralisme et les principes du centralisme, entre la commune libre et le gouvernement de l'État, entre la libre action des masses populaires marchant vers leur émancipation et le perfectionnement légal du capitalisme en vigueur - un conflit entre l'esprit latin et l'esprit allemand*» (9).

Une fois que la guerre européenne eut éclaté, Kropotkine vit dans la France la gardienne de l'esprit latin, c'est-à-dire de la révolution, et dans l'Allemagne le triomphe de l'idolâtrie étatique, c'est-à-dire la réaction. Son attitude fut celle d'un interventionniste démocratique. Il fit d'abord cause commune avec les nationalistes de l'*Entente* et tomba comme James Guillaume (auteur de la malheureuse brochure Marx pangermaniste) dans l'exagération. Certains ont voulu voir des analogies entre l'attitude de Kropotkine en 1914 et celle de Bakounine en 1871. Bakounine était favorable à une défense révolutionnaire de la France après qu'à Paris la révolution eut balayé la monarchie. Il était de surcroît opposé au gouvernement républicain de Paris contre lequel il prêcha l'insurrection, afin d'opposer à l'armée allemande seulement la révolution populaire.

Par son interventionnisme Kropotkine se détacha de l'anarchisme et en arriva même à signer, en 1916, le manifeste dit des *Seize*, qui représenta le comble de l'incohérence pour les «*anarchistes partisans de la guerre*».

Mais dans l'unilatéralité de sa position, sa foi fédéraliste se voit remarquablement confirmée. Il était contre l'Allemagne parce qu'il voyait en elle un danger pour l'autonomie des peuples et la décentralisation. Dans sa lettre au professeur suédois G. Steffen, il déclarait:

«*Pour les États orientaux d'Europe et surtout pour la Russie, l'Allemagne était le point d'appui principal de toute réaction. Le militarisme prussien, le mépris des institutions populaires représentatives au*

(9) «*Autour d'une vie*», p.397.

sein du Reichstag allemand et la mise sous tutelle des nationalités sujettes en Alsace et surtout dans la Prusse polonaise où les citoyens sont plus mal traités qu'en Russie - sans que les partis progressifs ne protestent - ces fruits de l'Empire allemand sont des leçons que l'Allemagne moderne, l'Allemagne de Bismark, donne à tous ses voisins, en particulier à l'absolutisme russe. L'absolutisme se serait-il maintenu si longtemps en Russie et aurait-il permis l'écrasement des Polonais et des Finlandais s'il n'avait pas eu pour maître la "culture allemande" et si l'autorité n'avait pas été sûre de la protection allemande?».

Et, prévoyant la critique: *Oubliez-vous l'autocratie russe?*, il écrivait:

«Personne ne croit qu'après cette guerre dans laquelle tous les partis russes se sont engagés à l'unanimité contre l'ennemi commun, il puisse y avoir une possibilité de retour à la vieille autocratie; c'est matériellement impossible. Ceux qui ont sérieusement suivi le mouvement révolutionnaire russe en 1905 savent quelles furent les idées dominantes durant la période de la première et de la seconde Douma, élue de manière relativement libre. Ils savent sûrement que le "home rule" (*) de toutes les régions qui composent l'empire fut la base fondamentale du programme de tous les partis libéraux et radicaux. Rien de plus. La Finlande accomplissait sa révolution sous la forme d'une autonomie démocratique et la Douma l'approuvait. Enfin, ceux qui connaissent la Russie et son dernier mouvement comprennent certainement que la vieille autocratie ne sera jamais plus rétablie sous la forme qu'elle avait avant 1905 et qu'une Constitution russe ne pourra jamais prendre les formes impérialistes et l'esprit que le parlementarisme a pris en Allemagne. Selon nous qui connaissons à fond la Russie, il est sûr que jamais les Russes ne seront capables de devenir une nation agressive et belliqueuse, comme l'est l'Allemagne. Non seulement l'histoire entière de la Russie le démontre, mais la façon dont est constituée la fédération russe empêche un développement militariste dans l'avenir immédiat».

Pour Kropotkine, la Russie était le pays du *mir* (**), le pays qui lui avait offert une moisson d'observations sur les avantages et les potentiels de l'initiative populaire. La guerre européenne l'éloigna de sa famille politique: le mouvement anarchiste; la révolution russe d'Octobre l'y fit rentrer.

Cinquième partie: BOLCHEVISME ET SOVIÉTISME

Kropotkine écrivait, il y a plusieurs années, combattant l'illusion que les sociétés secrètes révolutionnaires avaient, une fois abattue la tyrannie tsariste, le pouvoir de substituer au mécanisme bureaucratique éliminé une nouvelle administration composée de révolutionnaires honnêtes et intransigeants:

«Ce sont d'autres individus, les prudents qui travaillent à se faire un nom tandis que les révolutionnaires creusent les mines ou périssent en Sibérie; les intrigants, les parleurs, les avocats, les écrivains qui parfois versent une larme bien vite essuyée sur la tombe des héros et se font passer pour amis du peuple; ce sont ceux-là qui occuperont les places vacantes au gouvernement et crieront: "Arrière!" aux "inconnus" qui auront préparé la révolution».

Sa prophétie fut largement confirmée et lui-même s'est retrouvé dans l'opposition, opposition qui aurait eu de grosses répercussions si son interventionnisme à outrance ne lui avait enlevé tout prestige politique.

Dans une interview donnée à Augustin Souchy, publiée dans *Erkenntnisbefreiung* de Vienne, Kropotkine dit: «Nous devrions avoir des conseils de communes. Les conseils municipaux devraient travailler de leur propre initiative. Veiller à ce que, par exemple, en ces temps de mauvaise récolte, la

(*) Littéralement: *gouvernement autonome*. Se disait dans l'Empire britannique des États autonomes dans le cadre de... l'Empire. (Note A.M.).

(**) Communauté paysanne locale autonome ayant été créée suite à la suppression du servage; il y est vu l'ancêtre des coopératives agricoles révolutionnaires. (Note A.M.).

(***) *Erkenntnis und befreiung* - *Connaissance et libération*: journal anarchiste autrichien fondé par Rudolf GROSSMANN dit Pierre RAMUS (1882-1942).

population ne manque pas de denrées de première nécessité. Le gouvernement centralisé est dans ce cas un appareil on ne peut plus pesant, tandis qu'en fédéralisant les conseils on créerait un centre productif».

Kropotkine exprima son hostilité envers l'économie coercitive du gouvernement bolchevique dans une interview accordée à W. Meakin, correspondant du *Daily* (voir aussi l'intéressante interview accordée à A. Berkman, parue dans *Le Libertaire* du 24 février 1922).

Dans sa rencontre avec Armando Borghi, il insista beaucoup sur le rôle des syndicats comme cellules de la révolution sociale autonomiste et anti-autoritaire. Dans une de ses dernières lettres (22-12-1920) à l'anarchiste hollandais De Rejger, qui fut publiée dans *Vrije Socialist*, il écrivait: «*La révolution sociale a pris malheureusement en Russie un caractère centralisateur et autoritaire*».

Le 7 janvier 1918, Kropotkine avait tenu à Moscou (au siège de la *Ligue des fédéralistes*, groupe formé sur son initiative dans le but d'étudier la possibilité d'une organisation fédérative de la Russie) une conférence dans laquelle, après avoir tracé une histoire des courants autonomistes et des courants centralisateurs de la pensée russe et de la progressive et désastreuse centralisation étatiste de l'autocratie tsariste, il réaffirmait ses principes fédéralistes:

«On se rend toujours plus clairement compte de l'impossibilité de gouverner à partir d'un centre unique 180 millions d'hommes qui peuplent des territoires extrêmement divers et d'une étendue qui dépasse de beaucoup celle de l'Europe entière. On prend toujours plus nettement conscience de cette vérité: que la force créatrice de tant de millions d'hommes ne pourra se manifester pleinement que lorsque ceux-ci se sentiront complètement libres de développer ce que leurs coutumes ont de particulier, et d'organiser leur existence selon leurs aspirations, les caractères physiques de leur territoire et leur passé historique». (*Plus loin*, Paris, 15 mai 1925, et *Pensiero e Volontà*, 1^{er} février 1926).

La pensée de Kropotkine sur la révolution russe s'exprime dans un message aux travailleurs occidentaux, remis le 10 juin 1920 à Miss Bonfield qui, avec d'autres délégués du *Labour Party*, alla le saluer dans son ermitage de Dimitrov. Ce message est un document remarquable pour l'histoire de la révolution russe. Kropotkine, ayant admis que, si la tentative d'établir une société nouvelle au moyen de la dictature d'un parti est vouée à l'échec, on ne peut pas néanmoins ne pas reconnaître que la révolution a introduit dans la vie russe de nouvelles conceptions du rôle social, des droits du travail et des devoirs des simples citoyens, expose alors ses idées, faisant une critique sereine mais intransigeante du bolchevisme en tant que dictature de parti et gouvernement centralisé. Le premier problème général est celui des nationalités qui composent la Russie. Sur cette question, il écrit:

«Une reprise des relations entre les nations américaines et européennes et la Russie ne doit certes pas signifier qu'on admette la suprématie de la nation russe sur les nationalités dont l'empire des tsars russes était composé.

La Russie impériale est morte et ne ressuscitera jamais plus. L'avenir des diverses provinces qui composaient l'empire, réside dans une grande fédération. Les territoires naturels des différentes parties de cette fédération sont en fait différents de ceux que l'histoire de la Russie, de son ethnographie et de sa vie économique nous a rendus familiers. Toutes les tentatives faites pour ramener les parties constituantes de l'empire russe, Finlande, Ukraine, Géorgie, Arménie, Sibérie et autres, sous une autorité centrale sont assurément vouées à l'échec. L'avenir de ce que fut l'Empire russe réside dans une fédération d'unités indépendantes.

Pour cela, il serait de l'intérêt de toutes les nations occidentales qu'elles se déclarent prêtes à reconnaître à chaque fraction de l'ex-Empire russe le droit de s'auto-gouverner».

Mais son fédéralisme va plus loin que ce programme d'autonomie ethnographique. Il dit entrevoir dans un proche avenir «*l'époque où chaque partie de la fédération sera elle-même une libre fédération de communes rurales et de villes libres, et croire également que l'Europe occidentale s'acheminera dans cette direction*».

Et voici ainsi tracée la tactique révolutionnaire des autonomistes fédéralistes et exposée la critique de la centralisation étatiste des bolcheviks:

«La révolution russe - continuatrice des deux grandes révolutions anglaise et française - s'efforce de progresser à partir du point où s'est arrêtée la France quand elle en arriva à défendre la notion d'égalité de fait, c'est-à-dire d'égalité économique. Malheureusement, cette tentative a été faite en Russie sous la dictature d'un parti fortement centralisé, celui des bolcheviks. La même tentative centraliste et jacobine a été faite par Babeuf et ses disciples. Je dois avouer franchement que, de mon point de vue, cette tentative d'édifier une république communiste sur des bases étatiques fortement centralisées, sous la loi de fer de la dictature d'un parti, s'achève sur un fiasco formidable. La Russie nous enseigne comment ne doit pas s'imposer le communisme, même à une population fatiguée de l'ancien régime et impuissante à opposer une résistance active aux expériences des nouveaux gouvernements. L'idée des soviets, ou des conseils d'ouvriers et de paysans, avancée déjà au cours de la tentative révolutionnaire de 1905 et réalisée en février 1917, fut une idée merveilleuse. Le fait même que les conseils sont censés contrôler la vie politique et économique du pays suppose qu'ils doivent être composés de tous ceux qui participent personnellement à la production de la richesse nationale. Mais tant qu'un pays est soumis à la dictature d'un parti, les conseils d'ouvriers et de paysans perdent évidemment toute signification. Leur fonction se réduit au rôle passif joué dans le passé par les États généraux ou par les Parlements, convoqués par le monarque et contraints de tenir tête à un Conseil royal omnipotent. Un Conseil du travail ne peut être un corps consultatif libre et efficace quand il n'y a pas de liberté de la presse, ce qui est le cas de la Russie depuis presque deux ans sous prétexte d'état de guerre. Et quand les élections sont faites sous la pression dictatoriale d'un parti, les Conseils d'ouvriers et de paysans perdent leur force représentative. On peut justifier tout cela en disant que pour combattre l'ancien régime il faut une loi dictatoriale. Mais cela constitue une régression quand il s'agit de procéder à la reconstruction d'une nouvelle société sur des bases économiques nouvelles. Cela équivaut à la condamnation à mort de la reconstruction. Les moyens employés pour renverser un gouvernement déjà faible et prendre sa place sont connus de l'histoire ancienne et moderne, mais quand il s'agit de reconstruire des nouvelles formes de vie, spécialement en ce qui concerne la production et l'échange, sans avoir aucun exemple à imiter, quand chaque problème doit être résolu promptement, alors un gouvernement omnipotent se trouve absolument incapable de faire remplir ces tâches à ses fonctionnaires. Si nombreux qu'ils soient, ils deviennent un obstacle.

Se développe ainsi une formidable bureaucratie auprès de laquelle celle du système français, qui requiert l'intervention de quarante fonctionnaires pour vendre un arbre abattu sur la route par la tempête, devient une bagatelle.

Et vous, travailleurs d'Occident, vous devez et pouvez éviter cela par tous les moyens, parce que, tous, vous devez vous préoccuper du succès d'une reconstruction sociale. L'immense travail reconstructif exigé par une révolution sociale ne peut être accompli par un gouvernement central, même si pour vous guider dans ce travail vous aviez quelque chose de plus substantiel que quelques brochures socialistes ou anarchistes.

La connaissance, l'intelligence et la collaboration volontaire d'une masse de forces locales et spécialisées sont nécessaires pour vaincre les difficultés qui se présentent lorsqu'il s'agit de résoudre les différents problèmes économiques dans leurs particularités locales. Repousser cette collaboration et se fier au génie des dictateurs de parti équivaut à détruire tous les noyaux indépendants, comme les syndicats, appelés en Russie: «unions professionnelles», et les coopératives de consommation locales, et à les transformer en organes bureaucratiques du parti, comme cela se fait actuellement. Voilà le moyen, non d'accomplir la révolution, mais de rendre impossible sa réalisation. Pour cette raison, je considère de mon devoir de vous conseiller de ne jamais adopter une telle ligne d'action».

Telle est la pensée de Kropotkine sur la révolution russe, qui va dans le sens de toute sa propagande. Et c'est cette pensée qui a animé et anime l'opposition des anarchistes russes.

Sixième partie: L'ANARCHO-SYNDICALISME SOVIÉTISTE

A la veille de son départ pour la Russie, Kropotkine écrivait de Brighton, à la date du 21 mai 1917, une lettre pleine d'enthousiasme révolutionnaire et rayonnante d'espérance anarchiste:

«Quelque chose de grand est arrivé en Russie, quelque chose qui sera le début de choses plus grandes un peu partout... Ce qui m'a énormément frappé, c'est le profond bon sens de la masse ou-

vrière et paysanne, qui lui a permis de comprendre la portée du mouvement et les promesses qu'il contenait... Je vois ici, en France, en Russie, s'ouvrir d'immenses perspectives pour un travail constructif dans le sens du communisme communaliste... Ce qui nous a été reproché comme une utopie imaginaire se réalise en grand en Russie, en ce qui concerne, au moins, l'esprit de libre organisation en dehors de l'État et de la municipalité».

Dans sa lettre, Kropotkine faisait allusion à ce qui le poussait à rentrer en Russie: participer au développement de la révolution. A Moscou, pendant l'hiver 1917-1918, il tenta d'élaborer les éléments d'une république fédéraliste soviétiste. Son petit appartement étant réquisitionné; il dut se retirer dans le petit village de Dimitrov, où, dans l'isolement, il reprit d'arrache-pied son œuvre, *L'Éthique*, commencée à Londres. Cette époque est ainsi décrite par A. Schapiro:

«Il s'abstenait de critiquer et d'attaquer ouvertement les communistes d'État devenus les patrons de la Russie. C'était la période militaire de la révolution et ses ennemis les plus acharnés l'attaquaient de tous côtés. Kropotkine, qui était contre toute intervention étrangère, craignait qu'une critique intempestive, qu'une opposition mal interprétée favorise à ce moment l'ennemi commun. C'était un grand reconstruteur et, qu'il s'agisse d'usines ou d'agriculture, de syndicats ou d'écoles, il avait toujours une proposition personnelle à faire, son propre plan de reconstruction. On aurait voulu mettre en pratique aussitôt ses suggestions tellement elles étaient utiles à cette époque de révolution créatrice. Il souffrait de voir que l'esprit de reconstruction manquait aux anarchistes russes, et un jour qu'on en vint à parler de cela et de nos divisions (dont nous parlions souvent), il s'exclama: "Voyons un peu, cher ami, ne pourrions-nous pas nous mettre à élaborer un plan d'organisation d'un parti anarchiste? Nous ne pouvons certes pas rester les bras croisés". Cela faisait du bien de voir ce vieillard toujours jeune, qui aurait pu être le grand-père de son interlocuteur, incapable de rester inactif et appeler les jeunes à s'unir et à s'organiser. Nous décidâmes que, pour notre prochaine rencontre, il préparerait un projet d'organisation du Parti anarchiste. Il parlait de parti non pour imiter les politiciens, mais parce que le mot groupe devenait trop faible et trop limité face à la révolution, magnifique malgré les obstacles que les politiciens et les partis des politiciens lui opposaient. Lors de notre rencontre suivante, nous discutâmes longuement du projet qu'il n'avait pas oublié de préparer. L'organisation était la base de son projet».

Le parti anarchiste rêvé par Kropotkine aurait été, même s'il n'en avait pas porté le nom, un parti anarcho-syndicaliste. Schapiro raconte:

«Et quand la discussion portait sur la question syndicale, il répétait toujours qu'en réalité le syndicalisme révolutionnaire, tel qu'il se développait en Europe, se trouvait déjà entièrement dans les idées propagées par Bakounine dans la 1ère Internationale, dans cette Association internationale des travailleurs qu'il aimait donner comme exemple d'organisation ouvrière. Il s'intéressait toujours plus au développement du syndicalisme révolutionnaire et aux tentatives des anarcho-syndicalistes russes de participer au mouvement syndical et à la reconstruction industrielle du pays. Quand, vers la fin de 1920, pratiquement à la veille de la maladie qui le tua, des jeunes s'adressèrent à lui pour lui demander de les guider à l'intérieur du mouvement anarchiste, il m'adressa la demande de ces camarades avec une petite note qui finissait par ces mots: "Si ce sont des jeunes sérieux, la meilleure voie à leur indiquer est celle de l'anarcho-syndicalisme".

Nous étions heureux d'avoir avec nous Kropotkine, et quand, quelques jours avant sa mort, j'allai le voir - ce fut la dernière conversation que j'eus avec lui - il voulut avant tout savoir comment allaient les travaux de la Conférence des anarcho-syndicalistes (qui se déroula de Noël 1920 au 7 février 1921, c'est-à-dire à la veille de sa mort) et il exprimait l'espoir d'un bon travail pour l'avenir».

Au cours de sa rencontre avec A. Borghi, Kropotkine insista également beaucoup sur le rôle des syndicats comme cellules de la révolution autonomiste et «*anti-autoritaire*». Et c'est dans les mêmes termes qu'il rencontra A. Souchy et d'autres représentants de l'anarcho-syndicalisme. Mais, pour éviter d'être suspecté d'interprétation tendancieuse de ses paroles, je crois opportun de citer un extrait d'une lettre de lui datant du 2 mai 1920:

«Je crois profondément en l'avenir. Je crois aussi que le mouvement syndicaliste, c'est-à-dire des unions professionnelles - qui a réuni récemment à son congrès les représentants de vingt-millions d'ouvriers - deviendra une grande puissance au cours des cinquante prochaines années, capable de

commencer à créer une société communiste antiétatique. Et si j'étais en France, où se trouve actuellement le centre du mouvement professionnel, et si je me sentais physiquement plus fort, je me serais lancé corps et âme dans ce mouvement de la 1ère Internationale (pas la seconde, ni de la troisième, qui représentent l'usurpation de l'idée de l'Internationale ouvrière au profit du seul parti social-démocrate, qui ne réunit même pas la moitié des travailleurs)».

ADIEU

Kropotkine, vieux, malade et pauvre, est mort dans l'inaction après avoir essayé de promouvoir un mouvement fédéraliste, sans avoir pu rien réaliser à cause du manque de liberté et parce que son interventionnisme à outrance lui avait fait perdre beaucoup de son prestige politique.

Kropotkine s'était aussi fait des illusions sur le soviétisme bolchevique au point de répéter qu'il se sentait des liens de parenté avec lui. Néanmoins, au-delà des réserves et des incertitudes du moment, son soviétisme syndicaliste-communaliste brillait de cohérence logique et d'audace constructive. Il est donc regrettable que Kropotkine n'ait pas pu suivre les phases ultérieures de dégénérescence de la révolution d'Octobre.

Le problème fédéraliste est le problème vital de la Russie, aussi bien sur le terrain des nationalités que sur celui de l'organisation politique et économique. Quand l'expérience et l'opposition auront conduit définitivement les communistes russes hors des schémas doctrinaux et que l'union des partis de gauche fera ses premiers pas sur la voie de la nouvelle révolution, la figure de Pierre Kropotkine apparaîtra dans toute sa grandeur et sa pensée servira de matériel aux nouveaux bâtisseurs.

Le fédéralisme kropotkinien pêche par excès d'optimisme, par certains simplismes et certaines contradictions, mais il est riche d'une grande et féconde vérité: que la liberté est une condition de la vie et du développement des peuples; que c'est seulement quand un peuple se gouverne par lui-même et pour lui-même qu'il est à l'abri de la tyrannie et certain d'aller de l'avant.

Camillo BERNERI.
